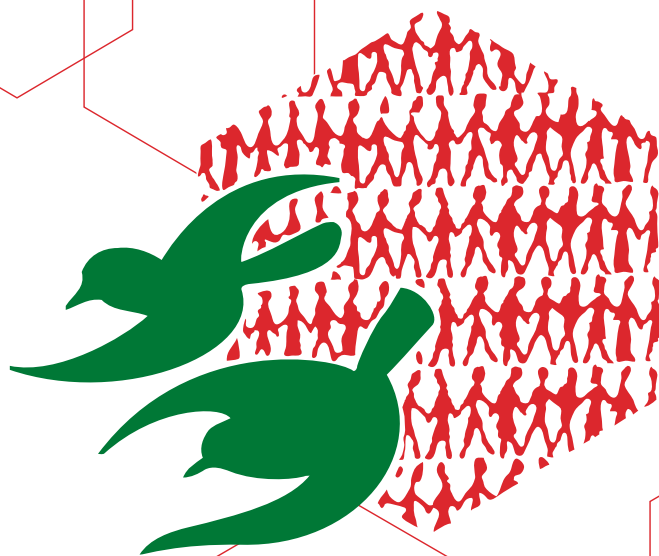


# Croissance démographique et urbanisation

## Politiques de peuplement et aménagement du territoire

*Séminaire international de Rabat (15-17 mai 1990)*



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

**AIDELF**

# Croissance démographique et urbanisation une perspective historique et internationale

---

Paul BAIROCH

Université de Genève, Suisse

J'ai été très honoré de l'invitation qui m'a été faite par les organisateurs du Séminaire 1990 de l'AIDELF de présenter l'exposé d'ouverture de ce séminaire international. Pour cet exposé on m'avait prié de ne pas m'inspirer des communications qui avaient été distribuées. Et c'est la raison pour laquelle, dans cette version rédigée, je me tiendrai également à cette règle, et ce malgré la richesse des documents présentés.

Croissance démographique et urbanisation : quel beau thème et quel problème intéressant ! Problème qui, à la fois, renvoie à des périodes très anciennes et qui comporte aussi une actualité brûlante dont les conséquences sociales sont très importantes.

Périodes anciennes... En effet, il y a la passionnante question de la naissance, de l'émergence de la ville. Et cela nous oblige à faire un premier détour pour retrouver un acteur primordial de la problématique population-ville : l'agriculture. S'il existe de rares consensus, celui du rôle fondamental de l'agriculture dans l'émergence de l'urbanisation est un de ceux-ci, même si des nuances importantes existent quant aux modalités d'action. Dans ce contexte, la thèse de E. Boserup<sup>(1)</sup> – qui voit dans la pression démographique le levier le plus important pour la mise en œuvre de pratiques agricoles plus productives – a un très large écho. Très récemment – et donc après la tenue du Séminaire international de l'AIDELF – deux chercheurs ont avancé une thèse sur la naissance de l'agriculture qui a même eu l'honneur d'un article dans le *New York Times* (du 2 avril 1991). J. McCorrison et F. Hole<sup>(2)</sup> voient dans un changement climatique la cause essentielle de l'« invention » de l'agriculture. Signalons, en ce qui concerne cette phase de l'histoire, que si le très large consensus voit dans l'agriculture le facteur expliquant l'émergence de la ville, il ne faut pas oublier cependant la thèse paradoxale de Jacobs<sup>(3)</sup> qui, elle, voit dans la ville le facteur explicatif de l'émergence de l'agriculture.

Problème qui se rapporte aussi à une actualité brûlante... En effet, l'inflation démographique et l'inflation urbaine du Tiers-Monde sont des éléments clés de la difficile et dramatique problématique de ce Tiers-Monde. Comme nous le verrons plus loin, entre 1950 et 1990, la population citadine du Tiers-Monde s'est accrue de 1,1 milliard de personnes, soit presque deux fois plus que n'en comptait l'ensemble du monde vers 1950; monde urbain qui résultait d'un processus d'urbanisation plurimillénaire.

Mais problèmes délicats en raison même des interactions évidentes. Car, souvent en sciences humaines, les relations évidentes sont peu étudiées et peuvent pourtant

---

(1) Boserup, E., *The Conditions of Agricultural Growth*, Londres, 1965.

(2) McCorrison, J. et Hole, F., « The Ecology of Seasonal Stress and the Origins of Agriculture in the Near East », *American Anthropologist*, vol. 93, n° 1, mars 1991, pp. 46-69.

(3) Jacobs, J., *The Economy of Cities*, New York, 1969.

conduire à des remises en questions fondamentales. Autre facette, par exemple, de l'aspect délicat de ce problème : nous avons noté plus haut la thèse de E. Boserup. Mais s'il est probable que la pression démographique peut entraîner des modifications dans les systèmes de culture, il s'agit bien davantage (sinon exclusivement) d'une augmentation des rendements que d'une augmentation de la productivité. Or l'élément clé de tout progrès économique est un gain de productivité. D'ailleurs, en matière agricole, il n'y a pas nécessairement évolution parallèle ni historiquement, ni spatialement. Ainsi, par exemple, aux Etats-Unis, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, les rendements de céréales régressèrent même légèrement, alors que la productivité agricole était multipliée par plus de deux. Dans maints pays du Tiers-Monde les rendements étaient, et sont, plus élevés que dans maints pays développés (et notamment qu'aux Etats-Unis), alors que, bien entendu, la productivité agricole des pays développés est considérablement plus élevée que celle des pays du Tiers-Monde. Si nous prenons deux cas un peu extrêmes, à savoir l'Egypte et les Etats-Unis, nous avons actuellement (1985-1989) des rendements de céréales en Egypte qui dépassent de 11 % ceux des Etats-Unis (respectivement 49,3 et 44,3 quintaux à l'hectare), alors que la productivité agricole des Etats-Unis est au moins de 7000 % plus élevée que celle de l'Egypte !

Le présent texte est, en quelque sorte, une série de réflexions basées sur nos travaux antérieurs, dont l'essentiel a déjà été publié<sup>(4)</sup>. Etant destiné à un auditoire composé de démographes de langue française, mon allocution se devait de respecter l'esprit cartésien et donc de comporter trois parties. Le présent texte gardera cette structure. La première partie sera consacrée à la croissance urbaine dans le contexte des sociétés traditionnelles. La deuxième partie sera axée sur les phénomènes de la révolution industrielle. Enfin, la dernière partie sera consacrée au lancinant problème du Tiers-Monde. Précision importante avant de passer au cœur du sujet : comme dans pratiquement toutes les communications de ce séminaire et comme son titre même le suggère, il s'agira ici essentiellement des relations entre croissance démographique et urbanisation ; et non des possibles liaisons inverses : cela étant une autre histoire, même si la « famille » des « problèmes » est très proche. Toutefois, nous ne pourrions pas résister à quelques incursions dans l'« autre » domaine.

(4) Il s'agit de nos études suivantes :

*Le chômage urbain dans les pays en voie de développement*, B.I.T., Genève, 1972. *Taille des villes, conditions de vie et développement économique*, Paris, 1977. « Population Growth and Long Term International Economic Growth » in *Union Internationale pour l'Etude scientifique de la Population, Congrès international de la population, Manille, 1981*, Liège, 1981, pp. 141-163. *De Jéricho à Mexico. Villes et économie dans l'histoire*, Paris, 1985. « Urbanization and the Economy in Preindustrial Societies : the Findings of Two Decades of Research », *Journal of European Economic History*, vol. 18, n° 2, Fall 1989, pp. 234-290. « The Impact of Crop Yields, Agricultural Productivity, and Transport Costs on Urban Growth between 1800 and 1910 » in Woode, A.D. (van der), Hayami, A. et Vries, J. (de) (eds), *Urbanization in History. A Process of Dynamic Interactions*, Oxford, 1990, pp. 134-151. Bairoch, P. et Goertz, G., « Note on the Impact of Large Cities on the Surrounding Cities, Europe 1500 to 1800 » in Aerts, E. et Clark, P. (eds), *Metropolitan Cities and Their Hinterlands in Early Modern Europe*, Louvain, 1990, pp. 48-57.

Ainsi que d'une étude collective : Bairoch, P., Batou, J. et Chevre, P., *La population des villes européennes de 800 à 1850. Banque de données et analyse sommaire des résultats*, Centre d'histoire économique internationale, Genève, 1988.

## I.- Croissance démographique et urbanisation dans les sociétés traditionnelles

Cette réflexion sur les relations entre ces deux variables sera essentiellement basée sur le cas de l'Europe. La raison d'un tel choix n'est pas à rechercher dans un quelconque euro-péo-centrisme, mais découle simplement de la disponibilité considérablement plus grande des données pour la civilisation européenne que pour celles des autres civilisations. Toutefois, nous abordons aussi brièvement le cas de la Chine.

Du VI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Europe a connu deux phases d'expansion démographique et urbaine très marquée. La première concerne le Moyen Age; la seconde le XVI<sup>e</sup> siècle. Voyons chacune de ces phases.

### *La poussée démographique de l'Europe au Moyen-Age*

Il faut être conscient que, pour cette période du Moyen Age, les données quantitatives sont assez fragiles, et peut-être encore davantage pour la population totale que pour la population urbaine plus facile – ou, plutôt, moins difficile – à appréhender. Bien qu'il soit possible que les changements aient débuté un peu avant l'an 1000, nous limiterons l'analyse à la période 1000-1340, la période terminale étant celle du début des pestes qui ont entraîné un fort recul de la population.

Si l'on se limite à l'Europe sans la Russie et sans l'Espagne – ce que nous faisons ici en raison de la plus grande incertitude des données concernant la Russie et de la domination musulmane sur l'Espagne – on constate une nette accélération de la croissance démographique. Entre l'an 1000 et 1340, cette Europe passe de quelque 30-34 à quelque 70-74 millions d'habitants, soit une croissance annuelle de 0,2-0,3 % environ, comparé à 0,07 % environ de l'an 500 à l'an 1000, malgré le fait que l'an 500 coïncide avec un creux démographique (de l'an 200 à l'an 1000 il s'agit pratiquement d'un statu quo).

La poussée urbaine de l'Europe médiévale a commencé probablement autour de l'an 1000 et s'est terminée avec les premiers assauts de la peste noire qui toucha l'Europe dès 1347. Poussée urbaine qui, d'ailleurs, a été fondamentale pour la mise en place du réseau urbain qui demeura pratiquement inchangé jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>(5)</sup>. Entre l'an 1000 et 1340, le nombre de villes de plus de 20 000 habitants de l'ensemble de l'Europe est passé de quelque 40-45 à quelque 110-120; et la population urbaine a été probablement multipliée par plus de deux. En nous limitant à l'Europe sans la Russie et sans l'Espagne, le progrès est encore plus accusé: quelque 27-31 villes de plus de 20 000 habitants vers l'an 1000 et quelque 83-88 vers 1340. Si l'on adopte le critère des 2 000 habitants<sup>(6)</sup>, le taux d'urbanisation de cette Europe est passé, quant à lui, de quelque 13 % à quelque 15 %.

(5) Certes, une grande partie du système urbain européen a été façonnée par l'Empire romain partout où celui-ci était présent, à savoir l'essentiel de l'Europe occidentale. Cependant, l'adjonction de la période médiévale est aussi déterminante, en sorte qu'entre 1300 et 1800 on assiste à très peu de création de villes. Ainsi, pour l'Europe sans le Royaume-Uni (déjà influencé vers 1800 par la révolution industrielle), sur les 148 villes qui, vers 1800, avaient 20 000 habitants et plus, 143 au moins étaient déjà des villes de 2 000 habitants et plus; et, parmi celles-ci, 127 étaient des villes de plus de 5 000 habitants et 97 des villes de plus de 10 000 habitants.

(6) Sur le plan international, le seul critère opérationnel de définition de la population urbaine est celui de la taille des établissements humains. Pour le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le critère le plus valable (et le plus utilisé) apparaît être celui des 5 000 habitants (en tout cas pour les pays développés). D'ailleurs, dans la quasi-totalité des études portant sur de grandes régions et de longues périodes, c'est ce critère qui est utilisé. Cependant, pour les sociétés traditionnelles, le critère des 2 000 habitants apparaît être plus adéquat. En fonction des problèmes et des possibilités, nous utiliserons alternativement ces deux critères.

Donc, de prime abord, sinon relation causale, du moins évolution concomitante des deux facteurs. Nous disons «de prime abord, sinon relation causale» en raison essentiellement de l'impossibilité pratique d'une véritable étude dans ce domaine pour cette période.

### *La poussée urbaine de l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle*

La seconde poussée urbaine, bien que jouant un rôle plus marginal sur la constitution du réseau urbain, est néanmoins très importante en ce qui concerne le taux d'urbanisation. Pour l'Europe sans la Russie (l'Espagne a regagné le monde chrétien européen), on passe d'un taux d'urbanisation (critère des 2 000 habitants) de l'ordre de 15,1% vers 1500 à 17,1% vers 1600. Donc une progression de 13% de ce taux, qui de plus atteint un niveau proche du sommet historique de l'Europe traditionnelle, lequel sommet s'est probablement situé vers 1750 et où – si l'on exclut l'impact de la révolution industrielle qui affecte déjà fortement le Royaume-Uni – il s'agit de 17,4% environ.

Bien que la population ait progressé rapidement durant le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>(7)</sup>, il n'y a pas de doute que l'expansion urbaine de ce siècle est due essentiellement à l'ouverture de l'Europe vers l'Asie et l'Amérique. La rupture fondamentale de la décennie 1490 – avec la découverte de la route directe vers l'Asie et de la découverte (ou redécouverte) de l'Amérique – a entraîné une expansion des échanges qui va stimuler considérablement les villes vivant directement ou indirectement de ce type de commerce.

L'évolution du XVII<sup>e</sup> siècle renforce la présomption d'un rôle faible de la croissance de la population, car malgré (ou, peut-être, à cause d') une poursuite de la croissance démographique on assiste à un recul du taux d'urbanisation. En effet, toujours pour l'Europe sans le Royaume-Uni, le taux d'urbanisation vers 1800 est inférieur de quelque 2-5% à celui de 1700 (respectivement environ 17,1% et environ 16,8%). Nous disons bien «présomption», car il faudrait procéder à une analyse beaucoup plus approfondie, notamment au niveau régional, pour se prononcer plus valablement; mais les données sont encore trop imparfaites.

### *Un regard sur la Chine*

Quittons l'Europe pour la Chine. Là, nous sommes également en présence, durant la même période, de deux phases de croissance démographique, mais dont l'histoire n'est pas tout à fait la même que celle de l'Europe (surtout pour la seconde). Nous retrouvons en quelque sorte le synchronisme des grandes phases d'histoire mondiale noté par Fernand Braudel. En effet, comme en Europe, en Chine la période 1000-1340 et le XVI<sup>e</sup> siècle ont été marqués par une croissance démographique. Croissance démographique qui, comme en Europe, s'est poursuivie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, mais qui toutefois, en Chine, a pris fin au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour l'Europe, en raison de la révolution industrielle, nous nous sommes limités au XVI<sup>e</sup> siècle; pour la Chine, nous examinerons bien entendu l'ensemble de cette deuxième période de croissance démographique.

Commençons par le Moyen Age et par les deux siècles qui vont du début du XI<sup>e</sup> siècle à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Comme en Europe, on note au cours de cette période une progression

<sup>(7)</sup> La population de l'Europe sans la Russie a progressé d'environ 0,15% par an. Rappelons qu'il s'est agi de 0,2-0,3% de l'an 1000 à 1340.

à la fois de la population et du taux d'urbanisation. La population était probablement passée de quelque 50-80 millions vers l'an 1000 à quelque 120-130 millions vers l'an 1200, avec une relative stagnation durant le XIII<sup>e</sup> siècle. La Chine, comme le reste de l'Asie, a été aussi affectée gravement par la peste noire des premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est probable que le taux d'urbanisation atteint par la Chine au début du XIV<sup>e</sup> siècle est supérieur de 1-2 points de pourcentage à celui de l'Europe à la même époque, soit quelque 10-13 % (dans ce cas, selon le critère des 5 000 habitants).

La seconde phase de croissance démographique démarre à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et surtout du début du XVII<sup>e</sup> siècle. On assiste à ce que, dans le contexte des sociétés traditionnelles, on peut qualifier d'une nouvelle explosion de la population qui se poursuit jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec un arrêt ou un recul (selon les estimations) dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. On passe de 110-140 millions vers 1500 à 140-160 vers 1600 (et aussi vers 1700), pour atteindre les 310-330 vers 1800 et les 420-440 vers 1850, soit un taux annuel de croissance de 0,3-0,4 % entre 1500 et 1850; et de 0,6-0,8 %, si l'on se limite à la période entre 1700 et 1850. Cette véritable explosion de la population chinoise à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle (qui, d'ailleurs, a donné naissance à un Malthus chinois) est un phénomène unique dans l'histoire des grandes régions durant la période pré-industrielle. Même en Europe, déjà touchée en partie par le développement moderne, la population ne croît durant cette période que de 0,4-0,6 % par an; et pour le reste du monde (sans l'Europe et la Chine), il s'agit de 0,1-0,3 %. Pour le long terme, davantage qu'à une amélioration des conditions économiques, cette rapide croissance de la population serait due à l'absence de guerres et à des facteurs sociaux et techniques, notamment la disparition progressive du servage qui, encore très strict et répandu au XVI<sup>e</sup> siècle, est déjà très marginal au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Or, cette forte croissance de la population a été concomitante d'un recul très marqué du taux d'urbanisation. Ce taux (critère des 5 000 habitants) était vers 1500 de l'ordre des 11-14 %. Il s'agit probablement d'un taux plus élevé que le maximum atteint par l'Europe avant la révolution industrielle; ce qui s'explique à la fois par le niveau avancé de la civilisation chinoise et par le fait que le riz – céréale de base d'une grande partie de la population de ce pays – permet une densité de peuplement plus élevée. Vers 1850, le taux d'urbanisation est tombé à 6,0-7,5 %, ce qui est plus faible que le creux de l'Europe traditionnelle entre 1000 et 1750 (soit quelque 9-10 % vers l'an 1000).

Ainsi, l'exemple chinois renforce la probabilité que, dans le cadre des sociétés traditionnelles, la liaison entre croissance démographique et urbanisation n'a pas été univoque. Certes, le nombre de cas d'analyses possibles est encore restreint, mais néanmoins suffisant pour affirmer qu'il n'y a pas relation nécessaire. Le jour où l'on disposera de plus d'éléments en ce qui concerne les civilisations non européennes et d'analyses plus approfondies au niveau des pays ou des régions d'Europe, il sera peut-être possible d'être plus précis.

## **II.- Croissance démographique et urbanisation des pays développés : la révolution industrielle, sa transmission et le XIX<sup>e</sup> siècle**

Comme le suggère le titre de cette partie, nous articulons notre analyse autour de ces trois thèmes. L'exclusion du XX<sup>e</sup> siècle se justifie à la fois par notre relative inexpérience de cette période et par la place plus grande qu'occupe tout naturellement ce siècle dans les contributions à ce séminaire.



***La révolution industrielle anglaise : quid de la population et de l'urbanisation ?***

Nous commencerons par ouvrir une brève parenthèse sur l'importance qu'a constitué, la rupture de la révolution industrielle. Dans l'historiographie actuelle, et notamment parmi les historiens dont le centre d'intérêt primordial n'est pas la révolution industrielle et la période contemporaine, on constate une tendance à considérer cette révolution comme un phénomène marginal, comme une simple continuation des sociétés traditionnelles des siècles précédents. Certes, et les chercheurs travaillant sur la révolution industrielle ont été les premiers à le souligner, la révolution industrielle a été un phénomène graduel qui n'est révolutionnaire que replacé dans le contexte du long terme et que dans ses énormes conséquences. Ceci est valable tant pour la composante proprement industrielle de cette révolution que pour sa composante agricole qui a joué un rôle fondamental en suscitant et en permettant les mutations industrielles pour ensuite profiter de celles-ci.

Donnons seulement trois ordres de grandeur des changements intervenus en prenant l'ensemble de l'Europe sans la Russie, ce qui a pour effet de minimiser quelque peu les bouleversements. Alors qu'en quatre siècles – entre l'an 1300 et l'an 1700 – la production de fer par habitant a été, au mieux, multipliée par deux, elle l'a été par plus de 250 entre 1700 et 1990. Pour l'ensemble de la production industrielle, pour laquelle les données sont moins précises, il s'agit respectivement d'une multiplication par 1,2-1,6 et par 42,0 (toujours par habitant). La productivité du travail agricole – qui, au mieux, a été multipliée par 1,3-1,4 entre 1300 et 1700 – a été multipliée par plus de 28,0 entre 1700 et 1990. Et, bien sûr, bouleversements aussi, et peut-être surtout, dans le domaine de la population et de l'urbanisation qui nous intéressent ici. Alors que, de l'an 1000 à 1800, la population de l'Europe a progressé de 0,14-0,18% par an (de l'an 200 à 1800 il s'agit de 0,06-0,08%), de 1800 à 1990, il s'agit de 0,74% (0,89% de 1840 à 1913, malgré une forte émigration). De l'an 1000 à 1800, même en incluant le Royaume-Uni, le taux d'urbanisation était passé de 9-10 à 11%; or il s'élève à près de 70% en 1990.

Nous commencerons par la Grande-Bretagne, pays berceau de la révolution industrielle et par deux constatations légèrement en marge de notre analyse. La Grande-Bretagne des années 1660-1680, c'est-à-dire la période précédant les premières manifestations de la révolution industrielle, est plutôt un pays peu urbanisé dans le contexte européen (et encore moins, bien sûr, dans le contexte asiatique) Le taux d'urbanisation (critère des 5 000 habitants) de la Grande-Bretagne devait être de l'ordre de 10% comparé à 13% pour l'Europe sans la Russie (et sans la Grande-Bretagne). La Grande-Bretagne est évidemment beaucoup moins urbanisée que les Pays-Bas (37-41%) qui constituent un cas très spécifique<sup>(8)</sup> mais aussi très nettement moins que l'Italie (21-25%), que l'Espagne (18-22%) et que le Portugal (16-20%). L'écart avec la France est assez faible; néanmoins, on peut considérer que le taux d'urbanisation de la France (12-14%) dépassait de 1-2 points de pourcentage celui de la Grande-Bretagne.

La seconde constatation concerne la croissance démographique britannique dans les décennies qui précédèrent la révolution industrielle. Celles-ci n'ont pas été caractérisées par un niveau relatif élevé (par rapport aux autres pays), bien au contraire. Si

<sup>(8)</sup> Ce petit pays – qui, vers 1700, comptait 2 millions d'habitants (soit 1,6% de l'Europe) – concentrait une grande partie du commerce de ce continent avec le reste du monde. De ce fait, ce pays jouissait d'un niveau de vie très élevé qui lui permettait d'importer environ 40% de sa consommation de céréales.

l'on se limite à la seule Angleterre – où cette révolution s'est d'abord produite – on constate que de 1650 à 1700 la population régresse même, alors que pour le reste de l'Europe on a probablement assisté à une progression de quelque 10-15%.

Ce qui est beaucoup plus significatif pour notre analyse c'est que, durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que l'urbanisation du Royaume-Uni s'est considérablement accélérée en termes relatifs, en revanche il n'en a pas été de même de la population. Entre 1700 et 1750, alors que la population urbaine du Royaume-Uni (critère des 5 000 habitants pour lequel la marge d'erreur est plus faible) passe de 7,3 à 10,2% de celle de l'ensemble de l'Europe, la part de la population stagne.

### *Le transfert de la révolution industrielle*

La confrontation entre les périodes de démarrage des pays ayant imité l'exemple anglais et leur croissance démographique ne permet pas de dégager une tendance quelque peu significative. Parmi les trois premiers pays européens qui se sont modernisés (Belgique, France, Suisse), on compte un pays à très faible progression démographique (France), un pays à croissance démographique moyenne (Suisse) et un pays à croissance démographique un peu plus rapide (Belgique). De même, parmi les pays partis plus tardivement, aucune tendance ne se dégage.

Avant de passer au XIX<sup>e</sup> siècle, signalons un autre phénomène intéressant se rapportant au transfert international de la révolution industrielle. Dans le groupe des six premiers pays ayant imité l'Angleterre et atteint un niveau élevé d'industrialisation (Belgique, Suisse, France, Allemagne, Autriche-Hongrie et Etats-Unis), on trouve une forte majorité (cinq sur six) de pays à faible taux d'urbanisation. Ce qui laisse déjà penser qu'un niveau élevé d'urbanisation n'a été en tout cas ni un facteur nécessaire, ni même un facteur positif pour un développement précoce. D'ailleurs, aussi nette est la relation inverse : il y a une forte prédominance de pays très urbanisés parmi ceux qui ont démarré tardivement. Rappelons que dans ce groupe on trouve notamment l'Italie, l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, la Russie et la Suède. Or, sur ces six pays, les quatre premiers avaient – et ce dès avant le XVIII<sup>e</sup> siècle – un fort taux d'urbanisation, qui subsiste au XIX<sup>e</sup> siècle. Et parmi les deux pays qui, dans ce groupe, étaient peu urbanisés (Russie et Suède), il faut noter que la Suède, bien qu'ayant démarré tardivement, a connu, encore dans le XIX<sup>e</sup> siècle, une croissance économique et une industrialisation rapides.

### *Le XIX<sup>e</sup> siècle : une croissance démographique et une croissance urbaine suscitées par le développement moderne*

Pour le monde développé, le XIX<sup>e</sup> siècle est le siècle par excellence de l'urbanisation. Pour l'Europe (sans la Russie), le nombre de citadins (critère des 2 mille habitants) passe de 31 millions en 1800 à 170 millions en 1910. Malgré une croissance démographique elle aussi très rapide, le taux d'urbanisation passe de 12,0% à 36,1%. Hors d'Europe, la progression de la population et de l'urbanisation a été encore plus rapide, notamment aux Etats-Unis, où l'on passe d'un taux d'urbanisation de 5,2% vers 1800 à 41,6% en 1910.

Une analyse de l'évolution, pour une vingtaine de pays développés, du rythme de croissance démographique et du rythme de progression du taux d'urbanisation ne permet pas de mettre en évidence une relation tant soit peu significative entre ces deux variables.



Une étude économétrique<sup>(9)</sup> démontre que ce sont l'industrialisation et la croissance économique – deux composantes essentielles de la révolution industrielle – qui constituent les facteurs explicatifs les plus importants.

D'ailleurs, la croissance de la population est, elle aussi, la résultante directe de la révolution industrielle; ou, si l'on préfère, du processus du développement moderne, d'où le titre de cette section. Si les causes de la croissance plus rapide de la population au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle – que l'on constate dans certaines régions d'Europe – peuvent prêter à des interprétations différentes, il n'y a pas de doute que, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, cette croissance a résulté des changements apportés (directement ou indirectement) par la révolution industrielle à la fois dans le domaine médical (et des possibilités de diffusion de ces progrès) et dans le domaine agricole. La population du monde développé (Japon excepté) passe de 210 millions en 1800 à 600 millions en 1913, soit un taux annuel de croissance de 0,93 % qui n'a pas de précédent historique (pour une telle durée et une aussi vaste région). De 1840 à 1913, il s'agit même de 1,06 % annuellement.

### III.- Le Tiers-Monde : inflation démographique et inflation urbaine

Si la révolution industrielle a constitué une rupture fondamentale dans l'histoire de l'humanité, le phénomène du sous-développement économique marque également l'intrusion d'un phénomène fondamental pour l'histoire actuelle et surtout future du monde. Et, bien sûr, le phénomène du sous-développement est une des conséquences indirectes de la révolution industrielle<sup>(10)</sup>.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici quelques paramètres significatifs se rapportant à l'urbanisation et à la population. Vers 1950, après cinq mille ans d'histoire urbaine, l'ensemble du monde comptait 750 millions de citoyens (critère des 5 000 habitants). Entre 1950 et 1990, en quatre décennies seulement, viennent s'ajouter 1 500 millions de citoyens supplémentaires. Et sur ces 1 500 millions, 1 100 concernent le seul Tiers-Monde, lequel, vers 1950, ne comptait que 290 millions de citoyens. Ainsi la population urbaine du Tiers-Monde a progressé à un rythme annuel de 4,0 %; rythme qui s'élève même à 4,4 % pour le Tiers-Monde à économie de marché (la Chine ayant, jusqu'à récemment, freiné très fortement l'exode rural). Ce taux de 4,4 % est plus de deux fois plus élevé que le maximum atteint par l'Europe dans son histoire, pour une période de durée similaire (1870-1910 : 2,1 %). Donc, dans le Tiers-Monde, une véritable explosion urbaine. Et, dans ce Tiers-Monde, le taux d'urbanisation – qui, vers 1950, était encore très proche de celui de l'Europe de 1840 (à savoir 16 %) – est de l'ordre de 34 % en 1990; c'est-à-dire celui de l'Europe de 1920-1930.

<sup>(9)</sup> Bairoch, P. et Goertz, G., « Factors of Urbanisation in the Nineteenth Century Developed Countries : A Descriptive and Econometric Analysis », *Urban Studies*, vol. 23, n° 4, Glasgow, August 1986, pp. 285-305.

<sup>(10)</sup> Evidemment la problématique en ce domaine est loin d'être simple. Pour quelques éléments sur les racines historiques du sous-développement, voir notre étude : Bairoch, P., « Historical Roots of Economic Underdevelopment : Myths and Realities » in Mommsen, W.J. et Osterhammel, J. (eds), *Imperialism and After, Continuities and Discontinuities*, Londres, 1986, pp. 191-216; et aussi Bairoch, P., *Economics and World History : Myths and Paradoxes*, à paraître en 1991 (notamment partie II : « Major myths on the Third World's role in Western development » et partie III : « Major myths about the Third World »).

Comme cela est notoire, les quatre dernières décennies ont été aussi dans le Tiers-Monde une période de croissance démographique très rapide. En fait, le terme d'inflation démographique n'est pas du tout superfétatoire; car c'est la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'on assiste à un tel rythme de progression: 2,2% par an de 1950 à 1990. D'ailleurs, et la comparaison établie plus haut avec l'Europe le laisse entrevoir, la croissance urbaine du Tiers-Monde a également été dans son ampleur un phénomène sans précédent historique.

La seule concordance entre l'ampleur de ces deux phénomènes laisse présager une liaison causale. Celle-ci existe certainement; et, dans ce cas, il n'y a pas de doute que c'est l'inflation démographique qui est cause de l'explosion urbaine. Cette inflation démographique, qui résulte de l'intrusion des techniques médicales et paramédicales occidentales, a conduit à un fort accroissement de la densité d'occupation des terres agricoles. Tous les trente ans, il y a deux fois plus d'hommes sur la même terre. Les jeunes ruraux ne sont pas seulement attirés par la ville, ils sont surtout rejetés par la campagne. Et, à ce facteur puissant d'exode rural, s'en sont encore ajoutés d'autres. Il s'agit notamment de l'écart des revenus, de l'inadaptation – tant qualitative que quantitative – de l'éducation, et de la croissance naturelle de la population urbaine. A propos de ce dernier facteur, il convient de rappeler que, au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville de l'Occident a été, en raison de la surmortalité urbaine, un frein à sa propre croissance; la ville du Tiers-Monde, en raison justement des techniques médicales occidentales, connaît depuis le début des années 1950 une expansion naturelle rapide de sa population. Donc, la population intervient doublement dans l'explication de l'inflation urbaine du Tiers-Monde. Et cette inflation urbaine, couplée à l'inflation démographique, constitue l'obstacle majeur au développement économique et social du Tiers-Monde. Mais cela est une autre histoire, un autre problème, un problème dramatique<sup>(11)</sup>.

### Conclusions

Comme c'est très souvent le cas, l'analyse historique fait surgir autant de problèmes qu'elle apporte de solutions. La principale leçon de l'histoire – notamment de l'histoire économique et sociale et probablement aussi de l'histoire démographique – est qu'il n'y a pas de relation univoque. A chaque structure socio-économique correspond une série de lois qui non seulement ne sont pas absolues, mais qui, de surcroît, ne sont pas automatiquement valables ni pour chaque structure, ni pour chaque période. Pour le problème spécifique qui nous intéresse ici, on peut mettre en exergue deux «cas» extrêmes. Dans le Tiers-Monde actuel, la croissance démographique très rapide a entraîné la plus forte expansion urbaine que ni cette région, ni le monde n'ont jamais connue. Dans l'Europe de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et du XV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans l'Europe d'après les grandes pestes, le fort déclin de la population a entraîné la plus forte progression du taux d'urbanisation que ce continent ait connu des origines jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Est-ce à dire que l'on ne peut pas conclure? Certes, la tentation est grande de s'arrêter là; quoi de plus confortable que le non-engagement. Mais nous nous refusons à ce jeu. Voici donc ce qui nous paraît être la plus probable des généralisations. Dans

(11) Pour les lecteurs intéressés par ce problème, signalons qu'une édition totalement remaniée et mise à jour de notre étude *Le Tiers-Monde dans l'impasse. Le démarrage économique du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, paraîtra à la fin de 1991.

le cadre des sociétés traditionnelles non encore perturbées (directement ou indirectement) par la révolution industrielle, la croissance démographique a plutôt un impact positif sur l'urbanisation. Positif sous-entend ici tendance à une augmentation du niveau de l'urbanisation; le problème du caractère positif intrinsèque de l'urbanisation étant un tout autre problème qui ne fait pas du tout l'objet du présent texte et auquel nous avons consacré notamment deux longues études<sup>(12)</sup>. Dans le cadre des sociétés développées, l'impact de la croissance démographique est neutre ou parfois positif. Enfin, le cas du Tiers-Monde est entièrement spécifique : une inflation démographique qui cause une explosion urbaine.

Nous ne voudrions pas quitter ce problème passionnant (où nous avons privilégié ce que l'on pourrait qualifier de macro-périodes et de macro-régions) sans dire un mot sur les villes proprement dites. Après tout, des milliards d'individus ont vécu (et vivent encore) en ne connaissant que ce qui se passait (ou se passe) dans une ou deux ou trois villes. Or ce qui frappe, quand on peut suivre l'évolution de la population d'une ville, c'est l'extrême instabilité du nombre de ses habitants. Prenons d'abord l'exemple de Rabat qui, de loin, n'est pas un cas de forte instabilité. Rabat a deux fois plus d'habitants vers 1700 que vers 1200; mais en a moins vers 1900 que vers 1700. D'une ville caractérisée par une forte instabilité, passons à un continent qui, lui aussi, a cette même caractéristique : l'Europe. A cet effet, nous utiliserons la banque de données la plus complète existant jusqu'ici, à savoir celle élaborée par le Centre d'histoire économique internationale (voir note 4) et qui comporte des renseignements pour plus de 2200 villes qui ont atteint ou dépassé 5 mille habitants entre l'an 800 et 1800. Entre 1300 et 1700, même si on limite la confrontation à des périodes d'un siècle, il y a toujours plus d'une ville sur cinq qui enregistre une régression de sa population. La proportion de ces villes en régression est en moyenne de 36 %; et a varié d'un minimum de 20 % pour le XVI<sup>e</sup> siècle à un maximum de 48 % pour le XIV<sup>e</sup> siècle (26 % pour le XV<sup>e</sup> siècle et 40 % pour le XVII<sup>e</sup> siècle). La forte différence entre les deux siècles extrêmes soulève indirectement la question de l'environnement général, ces deux siècles étant en effet aussi ceux où l'évolution de la population totale a été la plus divergente.

Et le malheur frappe les grands comme les petits et les régions en expansion comme les régions en déclin. Les grands en effet. Et là, bien sûr, les faits étaient connus depuis longtemps, car très visibles. Visibles comme Bruges la Morte qui, au cours du XV<sup>e</sup> siècle, est passée de 125 000 à 35 000 habitants. Ou comme Palerme, laquelle, entre le XI<sup>e</sup> siècle et le XIII<sup>e</sup> siècle, était une des 3-4 plus grandes villes d'Europe (on la crédite même de plus de 300 000 habitants), et n'occupait plus que la 44-48<sup>e</sup> place vers 1400, avec moins de 30 000 habitants. Bien entendu, ce ne sont pas nécessairement les mêmes causes qui ont conduit au déclin : dans les deux cas cités ici, il y a surtout les facteurs économiques pour Bruges et surtout les facteurs politiques pour Palerme.

Et puisque, entre la tenue de la conférence et sa publication, une ville a eu le triste privilège de connaître les grands titres de l'actualité, signalons que Bagdad, sise dans une région plus instable que l'Europe, a connu un destin très instable. Bagdad, dont la construction commença en 763, est devenue la plus grande ville du monde vers 850; et atteignit son premier apogée vers 930 avec une population de l'ordre du million. La ville fut complètement détruite à maintes reprises et retrouva, avant le XX<sup>e</sup> siècle,

(12) Bairoch, P., *Taille des villes...* op. cit. Et *De Jéricho à Mexico...* op. cit.

à plusieurs reprises, une population voisine ou supérieure à 100 000 habitants. Ce qui, faut-il le dire, était la taille des grandes villes du monde puisque, par exemple, aussi tard que le début du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'y avait dans le monde que 80-90 villes de 100 000 habitants et plus (contre environ 2 050 en 1990). Au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comme pratiquement toutes les villes du Tiers-Monde, Bagdad a connu une forte croissance. Vers 1950, elle comptait environ 600 000 habitants; vers 1960 le million était dépassé. Et vers 1990 la population de l'agglomération de Bagdad se serait élevée à 4 millions d'habitants.

Et nous terminerons par un bref regard sur l'avenir. Voici les éléments essentiels de la projection la plus récente des Nations Unies<sup>(13)</sup>. Dans les pays développés, on assistera à une relative stagnation à la fois de la population totale et de la population urbaine. Entre 1990 et 2025, la population totale y progressera de 0,3 % par an; et la population urbaine de 0,8 %. Dans le Tiers-Monde, l'inflation tant démographique qu'urbaine va probablement se poursuivre pendant encore quatre décennies : de 1990 à 2025, la croissance annuelle de la population totale sera encore de 1,6 % et, pour la population urbaine, de 3,1 % (pour le Tiers-Monde à économie de marché, de 1,9 % et 3,2 % respectivement).

---

(13) Pour la population totale : Nations Unies, *World Population Prospects*, 1990, New York, 1991. Pour la population urbaine : données communiquées par cette organisation. Nous retenons chaque fois l'hypothèse moyenne.